This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

OXFORD UNIVERSITY

ST. GILES', OXFORD OX1 3NA

[illegible]

BRUTUS,

TRAGÉDIE

DE VOLTAIRE,

Repréſentée, pour la première fois, le 11 *Décembre* 1730; *remiſe au Théâtre de la Nation le* 17 *Novembre* 1790.

Seule Edition conforme à la Représentation.

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE et Fils, Libraires, rue Saint-Jacques, N°. 47.

1790.

V3.B7.1790

ACTEURS.

	MM.
JUNIUS BRUTUS, Consul.	*Vanhove.*
VALÉRIUS PUBLICOLA, Consul.	*Naudet.*
TITUS, fils de Brutus.	*Saint-Fal.*
TULLIE, fille de Tarquin.	*Mlle Thénard.*
ALGINE, confidente de Tullie.	*Me Suin.*
ARONS, ambassadeur de Porsenna.	*Dorival.*
MESSALA, ami de Titus.	*Florence.*
PROCULUS, tribun militaire.	*Talma.*
ALBIN, confident d'Arons.	*Dunant.*

SÉNATEURS.

LICTEURS.

La Scène eſt à Rome.

BRUTUS,

TRAGÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

BRUTUS, VALÉRIUS, LES SÉNATEURS.

Le théâtre représente une partie de la maison des consuls sur le mont Tarpéien ; le temple du Capitole se voit dans le fond. Les sénateurs sont assemblés entre le temple et la maison, devant l'autel de Mars. Brutus et Valérius Publicola, consuls, président à cette assemblée. Les sénateurs sont rangés en demi-cercle. Des licteurs avec leurs faisceaux sont debout derrière les sénateurs.

BRUTUS.

DESTRUCTEURS des tyrans, vous qui n'avez pour rois
Que les dieux de Numa, vos vertus et nos loix ;

Enfin, notre ennemi commence à nous connaître.
Ce superbe Toscan qui ne parlait qu'en maître,
Porsenna, de Tarquin ce formidable appui,
Ce tyran, protecteur d'un tyran comme lui,
Qui couvre de son camp les rivages du Tibre;
Respecte le sénat, et craint un peuple libre.
Aujourd'hui devant vous abaissant sa hauteur,
Il demande à traiter par un ambassadeur.
Arons, qu'il nous députe, en ce moment s'avance;
Aux sénateurs de Rome il demande audience;
Il attend dans ce temple, et c'est à vous de voir
S'il le faut refuser, s'il le faut recevoir.

VALÉRIUS PUBLICOLA.

Quoi qu'il vienne annoncer, quoi qu'on puisse en attendre,
Il le faut à son roi renvoyer sans l'entendre;
Tel est mon sentiment. Rome ne traite plus
Avec ses ennemis que quand ils sont vaincus.
Votre fils, il est vrai, vengeur de sa patrie,
A deux fois repoussé le tyran d'Etrurie;
Je sais tout ce qu'on doit à ses vaillantes mains;
Je sais qu'à votre exemple il sauva les Romains:
Mais ce n'est point assez. Rome assiégée encore,
Voit dans les champs voisins ces tyrans qu'elle abhorre.
Que Tarquin satisfasse aux ordres du sénat;
Exilé par nos loix, qu'il sorte de l'état;
De son coupable aspect qu'il purge nos frontières;
Et nous pourrons ensuite écouter ses prières.
Ce nom d'ambassadeur a paru vous frapper;
Tarquin n'a pu nous vaincre, il cherche à nous tromper.
L'ambassadeur d'un Roi m'est toujours redoutable:
Ce n'est qu'un ennemi sous un titre honorable,
Qui vient, rempli d'orgueil ou de dextérité,
Insulter ou trahir avec impunité.

Rome, n'écoute point leur séduisant langage;
Tout art t'est étranger, combattre est ton partage;
Confonds tes ennemis de ta gloire irrités;
Tombe, ou punis les rois, ce sont-là tes traités.

BRUTUS.

Rome sait à quel point sa liberté m'est chère;
Mais, plein du même esprit, mon sentiment diffère.
Je vois cette ambassade, au nom des souverains,
Comme un premier hommage aux citoyens romains.
Accoutumons des rois la fierté despotique
A traiter en égale avec la république;
Attendant que, du ciel remplissant les décrets,
Quelque jour avec elle ils traitent en sujets.
Arons viens voir ici Rome encore chancelante,
Découvrir les ressorts de sa grandeur naissante,
Épier son génie, observer son pouvoir;
Romains, c'est pour cela qu'il le faut recevoir.
L'ennemi du sénat connaîtra qui nous sommes;
Et l'esclave d'un roi va voir enfin des hommes.
Que dans Rome à loisir il porte ses regards;
Il la verra dans vous, vous êtes ses remparts.
Qu'il révère en ces lieux le dieu qui nous rassemble;
Qu'il paraisse au sénat, qu'il écoute et qu'il tremble.

(*Les sénateurs se lèvent, et s'approchent un moment pour donner leurs voix.*)

VALÉRIUS PUBLICOLA.

Je vois tout le sénat passer à votre avis.
Rome et vous l'ordonnez: à regret j'y souscris.
Licteurs, qu'on l'introduise. Et puisse sa présence
N'apporter en ces lieux rien dont Rome s'offense!

(*A Brutus.*)

C'est sur vous seul ici que nos yeux sont ouverts :
C'est vous qui, le premier, avez rompu nos fers :
De notre liberté soutenez la querelle ;
Brutus en est le père, et doit parler pour elle.

SCÈNE II.

LE SENAT, ARONS, ALBIN, LICTEURS.

ARONS entre par le côté du théâtre, précédé de deux licteurs, et suivi d'Albin son confident, qui reste au fond du théâtre ; il passe devant les consuls et le sénat qu'il salue, et il va s'asseoir sur un siége préparé pour lui sur le devant du théâtre.

ARONS.

CONSULS, et vous Sénat, qu'il m'est doux d'être admis
Dans ce conseil sacré de sages ennemis ;
De voir tous ces héros, dont l'équité sévère
N'eût jusques aujourd'hui qu'un reproche à se faire ;
Témoin de leurs exploits, d'admirer leurs vertus ;
D'écouter Rome enfin par la voix de Brutus,
Loin des cris de ce peuple indocile et barbare ;
Que la fureur conduit, réunit et sépare,
Aveugle dans sa haîne, aveugle en son amour,
Qui menace et qui craint, règne et sert en un jour,
Dont l'audace. . . .

BRUTUS, *se levant avec tout le sénat.*

Arrêtez, sachez qu'il faut qu'on nomme
Avec plus de respect les citoyens de Rome.

La gloire du sénat est de représenter
Ce peuple vertueux, que l'on ôse insulter.
Quittez l'art avec nous, quittez la flatterie ;
Ce poison qu'on prépare à la cour d'Etrurie,
N'est point encor connu dans le sénat Romain.
Poursuivez.

(*Il se rassied ainsi que le sénat.*)

ARONS.

Moins piqué d'un discours si hautain,
Que touché des malheurs où cet état s'expôse,
Comme un de ses enfans j'embrasse ici sa cause.
Vous voyez quel orage éclate autour de vous :
C'est en vain que Titus en detourna les coups ;
Je vois avec regret sa valeur et son zèle
N'assurer aux Romains qu'une chute plus belle ;
Sa victoire affaiblit vos remparts désolés ;
Du sang qui les inonde ils semblent ébranlés.
Ah ! ne refusez plus une paix nécessaire.
Si du peuple Romain le sénat est le père,
Porsenna l'est des rois, que vous persécutez.
Mais vous, du nom romain vengeurs si redoutés,
Vous, des droits des mortels éclairés interprètes,
Vous, qui jugez les rois, regardez où vous êtes.
Voici ce Capitole, et ces mêmes autels,
Où jadis attestant tous les dieux immortels,
J'ai vu chacun de vous brûlant d'un autre zèle,
A Tarquin votre roi jurer d'être fidèle.
Quels dieux ont donc changé les droits des souverains ?
Quel pouvoir a rompu des nœuds jadis si saints ?
Qui du front de Tarquin ravit le diadême ?
Qui peut de vos sermens vous dégager ?

BRUTUS.

Lui-même.

N'alléguez point ces nœuds que le crime a rompus ;
Ces dieux qu'il outragea, ces droits qu'il a perdus.
Nous avons fait, Arons, en lui rendant hommage,
Serment d'obéissance, et non point d'esclavage ;
Et puisqu'il vous souvient d'avoir vu dans ces lieux
Le Sénat à ses pieds, faisant pour lui des vœux,
Songez qu'en ce lieu même, à cet autel auguste,
Devant ces mêmes dieux, il jura d'être juste.
De son peuple et de lui tel était le lien ;
Il nous rend nos sermens lorsqu'il trahit le sien :
Et dès qu'aux loix de Rome il ôse être infidèle,
Rome n'est plus sujette, et lui seul est rebelle.

ARONS.

Ah ! quand il seroit vrai que l'absolu pouvoir
Eût entraîné Tarquin par de-là son devoir,
Qu'il en eût trop suivi l'amorce enchanteresse ;
Quel homme est sans erreur, et quel roi sans foiblesse ?
Est-ce à vous de prétendre au droit de le punir ?
Vous, nés tous ses sujets, vous, faits pour obéir !
Un fils ne s'arme point contre un coupable père ;
Il détourne les yeux, le plaint et le révère.
Les droits des souverains sont-ils moins précieux ?
Nous sommes leurs enfans ; leurs juges sont les dieux.
Si le ciel quelquefois les donne en sa colère,
N'allez pas mériter un présent plus sévère,
Trahir toutes les loix en voulant les venger,
Et renverser l'État au lieu de le changer.
Instruit par le malheur, ce grand maître de l'homme,
Tarquin sera plus juste, et plus digne de Rome.
Vous pouvez raffermir, par un accord heureux,
Des peuples et des rois les légitimes nœuds,
Et faire encor fleurir la liberté publique
Sous l'ombrage sacré du pouvoir monarchique.

BRUTUS.

Arons, il n'est plus tems. Chaque État a ses loix;
Qu'il tient de sa nature, ou qu'il change à son choix.
Esclaves de leurs rois, et même de leurs prêtres,
Les Toscans semblent nés pour servir sous des maîtres;
Et de leur chaîne antique adorateurs heureux,
Voudraient que l'univers fût esclave comme eux.
La Grèce entière est libre, et la molle Ionie
Sous un joug odieux languit assujettie.
Rome eut ses souverains, mais jamais absolus.
Son premier citoyen fut le grand Romulus;
Nous partagions le poids de sa grandeur suprême:
Numa, qui fit nos loix, y fut soumis lui-même.
Rome enfin, je l'avoue, a fait un mauvais choix:
Chez les Toscans, chez vous, elle a choisi ses rois;
Ils nous ont apporté du fond de l'Étrurie
Les vices de leur cour, avec la tyrannie.

(*Il se lève.*)

Pardonnez-nous, grands dieux! si le peuple Romain
A tardé si long-tems à condamner Tarquin.
Le sang qui regorgea sous ses mains meurtrières,
De notre obéissance a rompu les barrières.
Sous un sceptre de fer tout ce peuple abattu,
A force de malheurs a repris sa vertu.
Tarquin nous a remis dans nos droits légitimes;
Le bien public est né de l'excès de ses crimes;
Et nous donnons l'exemple à ces mêmes Toscans,
S'ils pouvaient, à leur tour, être las des tyrans.

(*Les consuls se rendent à l'autel avec le sénat.*)

O Mars! dieu des héros, de Rome et des batailles,
Qui combats avec nous, qui défends ces murailles!

Sur ton autel sacré, Mars, reçoit nos sermens ;
Pour ce Sénat, pour moi, pour tes dignes enfans.
Si dans le sein de Rome il se trouvait un traître,
Qui regrettât les rois, et qui voulût un maître,
Que le perfide meure au milieu des tourmens ;
Que sa cendre coupable, abandonnée aux vents,
Ne laisse ici qu'un nom, plus odieux encore
Que le nom des tyrans, que Rome entière abhorre.

ARONS, *avançant vers l'autel.*

Et moi, sur cet autel, qu'ainsi vous profanez,
Je jure, au nom du roi que vous abandonnez,
Au nom de Porsenna, vengeur de sa querelle,
A vous, à vos enfans une guerre immortelle.

(*Les sénateurs font un pas vers le capitole.*)

Sénateurs, arrêtez, ne vous séparez pas ;
Je ne me suis pas plaint de tous vos attentats.
La fille de Tarquin, dans vos mains demeurée,
Est-elle une victime à Rome consacrée ?
Et donnez-vous des fers à ses royales mains,
Pour mieux braver son père et tous les souverains ?
Que dis-je ! tous ces biens, ces trésors, ces richesses,
Que des Tarquins dans Rome épuisaient les largesses,
Sont-ils votre conquête, ou vous sont-ils donnés ?
Est-ce pour les ravir que vous le détrônez ?
Sénat, si vous l'ôsez, que Brutus les dénie.

BRUTUS, *se tournant vers Arons.*

Vous connaissez bien mal, et Rome et son génie.
Ces pères des Romains, vengeurs de l'équité,
Ont blanchi dans la pourpre et dans la pauvreté.
Au-dessus des trésors, que sans peine ils vous cèdent,
Leur gloire est de dompter les rois qui les possèdent.

Prenez cet or, Arons, il est vil à nos yeux.
Quant au malheureux sang d'un tyran odieux,
Malgré la juste horreur que j'ai pour sa famille,
Le Sénat à mes soins à confié sa fille.
Elle n'a point ici de ces respects flatteurs;
Qui des enfans des rois empoisonnent les cœurs;
Elle n'a point trouvé la pompe et la mollesse,
Dont la cour des Tarquins enivra sa jeunesse.
Mais, je sais ce qu'on doit de bontés et d'honneur
A son sexe, à son âge, et sur-tout au malheur.
Dès ce jour, en son camp que Tarquin la revoie;
Mon cœur même en conçoit une secrette joie.
Qu'aux tyrans désormais rien ne reste en ces lieux;
Que la haîne de Rome et le courroux des dieux.
Pour emporter au camp l'or qu'il faut y conduire,
Rome vous donne un jour, ce tems doit vous suffire;
Ma maison cependant est votre sureté,
Jouïssez-y des droits de l'hospitalité.
Voilà ce que par moi le Sénat vous annonce.
Demain, à Porsenna reportez ma réponse.
Reportez-lui la guerre, et dites à Tarquin
Ce que vous avez vu dans le Sénat Romain.

(*Aux sénateurs.*)

Et nous, du Capitole allons orner le faîte
Des lauriers dont mon fils vient de ceindre sa tête;
Suspendons ces drapeaux, et ces dards tout sanglans
Que ses heureuses mains ont ravis aux Toscans.
Ainsi, puisse toujours, plein du même courage,
Mon sang, digne de vous, vous servir d'âge en âge.
Dieux! protégez ainsi contre nos ennemis
Le consultat du père, et les armes du fils!

SCÈNE III.

ARONS, ALBIN.

ARONS.

As-tu bien remarqué cet orgueil inflexible,
Cet esprit d'un sénat qui se croit invincible?
Il le serait, Albin, si Rome avait le tems
D'affermir cette audace au cœur de ses enfans.
Crois-moi, la liberté que tout mortel adore,
Que je veux leur ôter, mais que j'admire encore,
Donne à l'homme un courage, inspire une grandeur,
Qu'il n'eût jamais trouvés dans le fond de son cœur.
Sous le joug des Tarquins, la cour et l'esclavage
Amollissait leurs mœurs, énervait leur courage;
Leurs rois, trop occupés à dompter leurs sujets,
De nos heureux Toscans ne troublaient point la paix.
Mais si ce fier Sénat réveille leur génie,
Si Rome est libre, Albin, c'est fait de l'Italie.
Ces lions, que leur maître avoit rendu plus doux,
Vont reprendre leur rage et s'élancer sur nous.
Etouffons dans leur sang la semence féconde
Des maux de l'Italie et des troubles du monde:
Affranchissons la terre, et donnons aux Romains
Ces fers qu'ils destinaient au reste des humains.
Messala viendra-t-il? Pourrai-je ici l'entendre?
Osera-t-il?...

ALBIN.

Seigneur, il doit ici se rendre.
A toute heure il y vient. Titus est son appui.

ARONS.

As-tu pu lui parler ? Puis-je compter sur lui ?

ALBIN.

Seigneur, ou je me trompe, ou Messala conspire
Pour changer ses destins plus que ceux de l'empire ;
Il est ferme, intrépide, autant que si l'honneur
Ou l'amour du pays excitait sa valeur ;
Maître de son secret, et maître de lui-même,
Impénétrable et calme en sa fureur extrême.

ARONS.

Tel autrefois dans Rome il parut à mes yeux,
Lorsque Tarquin régnant me reçut dans ces lieux ;
Et ses lettres depuis... mais je le vois paraître.

SCÈNE IV.

MESSALA, ARONS, ALBIN.

ARONS.

Généreux Messala, l'appui de votre maître,
Eh bien ! l'or de Tarquin, les présens de mon roi,
Des sénateurs Romains n'ont pu tenter la foi !
Les plaisirs d'une cour, l'espérance, la crainte,
A ces cœurs endurcis n'ont pu porter d'atteinte ?
Ces fiers patriciens sont-ils autant de dieux,
Jugeant tous les mortels, et ne craignant rien d'eux ?
Sont-ils sans passion, sans intérêt, sans vice ?

MESSALA.

Ils ôsent s'en vanter ; mais leur feinte justice,
Leur âpre austérité, que rien ne peut gagner,
N'est dans ces cœurs hautains que la soif de régner :

Leur orgueil foule aux pieds l'orgueil du diadême :
Ils ont brisé le joug pour l'impôser eux-mêmes.
De notre liberté ces illustres vengeurs,
Armés pour la défendre, en sont les oppresseurs.
Sous les noms séduisans de patrons et de pères,
Ils affectent des rois les démarches altières.
Rome a changé de fers ; et sous le joug des grands,
Pour un roi qu'elle avait, a trouvé cent tyrans.

ARONS.

Parmi vos citoyens en est-il d'assez sage,
Pour détester tout bas cet indigne esclavage ?

MESSALA.

Peu sentent leur état : leurs esprits égarés
De ce grand changement sont encore enivrés.
Le plus vil citoyen, dans sa bassesse extrême,
Ayant chassé les rois, pense être roi lui-même.
Mais je vous l'ai mandé, seigneur, j'ai des amis,
Qui sous ce joug nouveau sont à regret soumis :
Qui, dédaignant l'erreur des peuples imbécilles,
Dans ce torrent fougueux restent seuls immobiles ;
Des mortels éprouvés, dont la tête et le bras
Sont faits pour ébranler ou changer les Etats.

ARONS.

De ces braves Romains que faut-il que j'espère ?
Serviront-ils leur prince ?

MESSALA.

Ils sont prêts à tout faire :
Tout leur sang est à vous. Mais ne prétendez pas
Qu'en aveugles sujets ils servent des ingrats.
Ils ne se piquent point du devoir fanatique
De servir de victime au pouvoir despotique,

Ni du zèle insensé de courir au trépas,
Pour venger un tyran qui ne les connait pas.
Tarquin promet beaucoup; mais, devenu leur maître,
Il les oublira tous, ou les craindra peut-être.
Je connais trop les grands : dans le malheur amis,
Ingrats dans la fortune, et bientôt ennemis.
Nous sommes de leur gloire un instrument servile,
Rejeté par dédain, dès qu'il est inutile,
Et brisé sans pitié, s'il devient dangereux.
A des conditions on peut compter sur eux;
Ils demandent un chef digne de leur courage,
Dont le nom seul impose à ce peuple volage;
Un chef assez puissant pour obliger le roi,
Même après le succès, à nous tenir sa foi;
Ou, si de nos desseins la trame est découverte,
Un chef assez hardi pour venger notre perte.

ARONS.

Mais vous m'aviez écrit que l'orgueilleux Titus...

MESSALA.

Il est l'appui de Rome, il est fils de Brutus;
Cependant...

ARONS.

De quel œil voit-il les injustices
Dont ce Sénat superbe a payé ses services ?
Lui seul a sauvé Rome, et toute sa valeur
En vain du consulat lui mérita l'honneur;
Je sais qu'on le refuse.

MESSALA.

Et je sais qu'il murmure :
Son cœur altier et prompt est plein de cette injure :
Pour toute récompense il n'obtient qu'un vain bruit,
Qu'un triomphe frivole, un éclat qui s'enfuit.

J'observe d'assez près son ame impérieuse ;
Et de son fier courroux la fougue impétueuse ;
Dans le champ de la gloire il ne fait que d'entrer ;
Il y marche en aveugle, on l'y peut égarer.
La bouillante jeunesse est facile à séduire ;
Mais que de préjugés nous aurions à détruire !
Rome, un consul, un père, et la haîne des rois,
Et l'horreur de la honte, et sur-tout ses exploits.
Connaissez donc Titus, voyez toute son âme,
Le courroux qui l'aigrit, le poison qui l'enflamme ;
Il brûle pour Tullie.

ARONS.

Il l'aimerait ?

MESSALA.

Seigneur,
A peine ai-je arraché ce secret de son cœur :
Il en rougit lui-même, et cette âme inflexible
N'ôse avouer qu'elle aime, et craint d'être sensible.
Parmi les passions dont il est agité,
Sa plus grande fureur est pour la liberté.

ARONS.

C'est donc des sentimens, et du cœur d'un seul homme,
Qu'aujourd'hui, malgré moi, dépend le sort de Rome !
(*A Albin.*)
Ne nous rebutons pas. Préparez-vous Albin,
A vous rendre sur l'heure aux tentes de Tarquin.
(*A Messala.*)
Entrons chez la princesse. Un peu d'expérience
M'a pu du cœur humain donner quelque science :
Je lirai dans son âme, et peut-être ses mains
Vont former l'heureux piége où j'attends les Romains.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le théâtre représente un appartement du Palais des Consuls.

TITUS, MESSALA.

MESSALA.

NON; c'est trop offenser ma sensible amitié.
Qui peut de son secret me cacher la moitié,
En dit trop et trop peu, m'offense et me soupçonne!

TITUS.

Vas, mon cœur à ta foi tout entier s'abandonne;
Ne me reproche rien.

MESSALA.

Quoi! vous dont la douleur
Du Sénat avec moi détesta la rigueur,
Qui versiez dans mon sein ce grand secret de Rome;
Ces plaintes d'un héros, ces larmes d'un grand homme!
Comment avez-vous pu dévorer si long-tems
Une douleur plus tendre et des maux plus touchans?
De vos feux devant moi vous étouffiez la flâme.
Quoi donc! l'ambition, qui domine en votre âme,
Eteignait-elle en vous de si chers sentimens?
Le Sénat a-t-il fait vos plus cruels tourmens?

Le haïssez-vous plus que vous n'aimez Tullie?

TITUS.

Ah! j'aime avec transport; je hais avec furie;
Je suis extrême en tout, je l'avoue, et mon cœur
Voudrait en tout se vaincre, et connaît son erreur.

MESSALA.

Et pourquoi, de vos mains déchirant vos blessures,
Déguiser votre amour et non pas vos injures?

TITUS.

Que veux-tu, Messala? J'ai, malgré mon courroux,
Prodigué tout mon sang pour ce Sénat jaloux.
Tu le sais, ton courage eut part à ma victoire:
Je sentais du plaisir à parler de ma gloire;
Mon cœur, enorgueilli des succès de mon bras,
Trouvait de la grandeur à venger des ingrats.
On confie aisément des malheurs qu'on surmonte;
Mais qu'il est accablant de parler de sa honte!

MESSALA.

Quelle est donc cette honte et ce grand repentir?
Et de quels sentimens auriez-vous à rougir?

TITUS.

Je rougis de moi-même, et d'un feu téméraire,
Inutile, imprudent, à mon devoir contraire.

MESSALA.

Eh bien! l'ambition, l'amour et ses fureurs,
Sont-ce des passions indignes des grands cœurs?

TITUS.

L'ambition, l'amour, le dépit, tout m'accable;
De ce conseil de rois l'orgueil insupportable

Méprise ma jeunesse, et me dispute un rang
Brigué par ma valeur et payé par mon sang:
Au milieu du dépit dont mon ame est saisie,
Je perds tout ce que j'aime, on m'enlève Tullie.
On te l'enlève, hélas! trop aveugle courroux!
Tu n'osais y prétendre, et ton cœur est jaloux.
Je l'avouerai, ce feu, que j'avais su contraindre,
S'irrite en s'échappant, et ne peut plus s'éteindre;
Ami, c'en était fait: elle partait; mon cœur
De sa funeste flâme allait être vainqueur,
Je rentrais dans mes droits, je sortais d'esclavage.
Le ciel a-t-il marqué ce terme à mon courage?
Moi, le fils de Brutus, moi, l'ennemi des rois,
C'est du sang de Tarquin que j'attendrais des loix!
Elle refuse encore de m'en donner, l'ingrate,
Et par-tout dédaigné, par-tout ma honte éclate.
Le dépit, la vengeance, et la honte et l'amour,
De mes sens soulevés disposent tour-à-tour.

MESSALA.

Puis-je ici vous parler, mais avec confiance?

TITUS.

Toujours de tes conseils j'ai chéri la prudence.
Eh bien! fais-moi rougir de mes égaremens.

MESSALA.

J'approuve et votre amour et vos ressentimens.
Faudra-t-il donc toujours que Titus autorise
Ce sénat de tyrans dont l'orgueil nous maîtrise?
Non, s'il vous faut rougir, rougissez en ce jour
De votre patience, et non de votre amour.
Quoi! pour prix de vos feux, et de tant de vaillance,
Citoyen sans pouvoir, amant sans espérance,

Je vous verrais languir, victime de l'état,
Oublié de Tullie, et bravé du Sénat?
Ah! peut-être, seigneur, un cœur tel que le vôtre
Aurait pu gagner l'une, et se venger de l'autre.

TITUS.

De quoi viens-tu flatter mon esprit éperdu?
Moi, j'aurais pu fléchir sa haîne ou sa vertu?
N'en parlons plus: tu vois les fatales barrières
Qu'élèvent entre nous nos devoirs et nos pères:
Sa haine désormais égale mon amour.
Elle va donc partir?

MESSALA.

Oui, seigneur, dès ce jour.

TITUS.

Je n'en murmure point. Le ciel lui rend justice;
Il l'a fit pour régner.

MESSALA.

Ah! ce ciel plus propice
Lui destinait peut-être un empire plus doux;
Et sans ce fier sénat, sans la guerre, sans vous....
Pardonnez; vous savez quel est son héritage;
Son frère ne vit plus, Rome était son partage.
Je m'emporte, seigneur; mais si pour vous servir
Si pour vous rendre heureux il ne faut que périr;
Si mon sang....

TITUS.

Non, ami, mon devoir est le maître.
Non, crois-moi, l'homme est libre au moment qu'il veut l'être.

Je l'avoue, il est vrai, ce dangereux poison
A pour quelques momens égaré ma raison;
Mais le cœur d'un soldat sait dompter la mollesse;
Et l'amour n'est puissant que par notre faiblesse.

MESSALA.

Vous voyez des Toscans venir l'ambassadeur;
Cet honneur qu'il vous rend....

TITUS.

Ah! quel funeste honneur!
Que me veut-il? C'est lui qui m'enlève Tullie;
C'est lui qui met le comble au malheur de ma vie.

SCÈNE II.

ARONS, TITUS.

ARONS.

APRÈS avoir en vain, près de votre Sénat,
Tenté ce que j'ai pu pour sauver cet Etat,
Souffrez qu'à la vertu rendant un juste hommage,
J'admire en liberté ce généreux courage,
Ce bras qui venge Rome, et soutient son pays
Au bord du précipice où le Sénat l'a mis.
Ah! que vous étiez digne, et d'un prix plus auguste,
Et d'un autre adversaire, et d'un parti plus juste!
Et que ce grand courage, ailleurs mieux employé
D'un plus digne salaire aurait été payé!
Il est, il est des rois, j'ôse ici vous le dire,
Qui mettraient en vos mains le sort de leur empire;
Sans craindre ces vertus qu'ils admirent en vous,
Dont j'ai vû Rome éprise, et le Sénat jaloux.

Je vous plains de servir sous ce maître farouche;
Que le mérite aigrit, qu'aucun bienfait ne touche,
Qui, né pour obéir, se fait un lâche honneur
D'appesantir sa main sur son libérateur;
Lui, qui, s'il n'usurpait les droits de la couronne,
Devrait prendre de vous les ordres qu'il vous donne.

TITUS.

Je rends grâce à vos soins, seigneur, et mes soupçons
De vos bontés pour moi respectent les raisons.
Je n'examine point si votre politique
Pense armer mes chagrins contre ma république,
Et porter mon dépit, avec un art si doux,
Aux indiscrétions qui suivent le courroux.
Perdez moins d'artifice à tromper ma franchise;
Ce cœur est tout ouvert, et n'a rien qu'il déguise.
Outragé du Sénat, j'ai droit de le haïr:
Je le hais; mais mon bras est prêt à le servir.
Quand la cause commune au combat nous appelle,
Rome au cœur de ses fils éteint toute querelle:
Vainqueurs de nos débats nous marchons réunis,
Et nous ne connaissons que vous pour ennemis.
Voilà ce que je suis, et ce que je veux être.
Soit grandeur, soit vertu, soit préjugé peut-être,
Né parmi les Romains, je périrai poux eux.
J'aime encor mieux, seigneur, ce Sénat rigoureux,
Tout injuste pour moi, tout jaloux qu'il peut être,
Que l'éclat d'une cour, et le sceptre d'un maître.
Je suis fils de Brutus, et je porte en mon cœur
La liberté gravée, et les rois en horreur.

ARONS.

Ne vous flattez-vous point d'un charme imaginaire?
Seigneur, ainsi qu'à vous la liberté m'est chère:

Quoique né sous un roi, j'en goute les appas ;
Vous vous perdez pour elle, et n'en jouïssez pas.
Est-il donc, entre nous, rien de plus despotique
Que l'esprit d'un État qui passe en république ?
Vos loix sont vos tyrans : leur barbare rigueur
Devient sourde au mérite, au sang, à la faveur :
Le Sénat vous opprime, et le peuple vous brave ;
Il faut s'en faire craindre, ou ramper leur esclave.
Le citoyen de Rome, insolent ou jaloux,
Ou haït votre grandeur, ou marche égal à vous.
Trop d'éclat l'effarouche ; il voit d'un œil sévère,
Dans le bien qu'on lui fait, le mal qu'on lui peut faire ;
Et d'un bannissement le décret odieux
Devient le prix du sang qu'on a versé pour eux.
Je sais bien que la cour, seigneur, a ses naufrages ;
Mais ses jours sont plus beaux, son ciel a moins d'orages.
Souvent la liberté, dont on se vante ailleurs,
Étale auprès d'un roi les dons les plus flatteurs.
Il récompense, il aime, il prévient les services ;
La gloire auprès de lui ne fuit point les délices.
Aimé du souverain, de ses rayons couvert,
Vous ne servez qu'un maître, et le reste vous sert.
Ebloui d'un éclat, qu'il respecte et qu'il aime,
Le vulgaire applaudit jusqu'à nos fautes même ;
Nous ne redoutons rien d'un Sénat trop jaloux,
Et les sévères loix se taisent devant nous.
Ah ! que né pour la cour, ainsi que pour les armes,
Des faveurs de Tarquin vous goûteriez les charmes !
Je vous l'ai déjà dit ; il vous aimait, seigneur ;
Il aurait avec vous partagé sa grandeur ;
Du Sénat à vos pieds la fierté prosternée
Aurait....

TITUS.

J'ai vu sa cour, et je l'ai dédaignée.

Je pourrais, il est vrai, mendier son appui,
Et, son premier esclave, être tyran sous lui.
Grâce au ciel! je n'ai point cette indigne faiblesse;
Je veux de la grandeur, et la veux sans bassesse.
Je sens que mon destin n'était point d'obéir:
Je combatttai vos rois, retournez les servir.

ARONS.

Je ne puis qu'approuver cet excès de constance;
Mais songez que lui-même éleva votre enfance.
Il s'en souvient toujours. Hier encor, seigneur,
En pleurant avec moi son fils et son malheur,
« Titus, me disait-il, soutiendrait ma famille,
» Et lui seul méritait mon empire et ma fille. »

TITUS, *en se détournant.*

Sa fille! dieux! Tullie? O vœux infortunés!

ARONS, *en regardant Titus.*

Je la ramène au roi que vous abandonnez:
Elle va, loin de vous, et loin de sa patrie,
Accepter pour époux le roi de Ligurie.
Vous, cependant ici servez votre Sénat,
Persécutez son père, opprimez son État.
J'espère que bientôt ces voûtes embrâsées,
Ce Capitole en cendre, et ces tours écrasées,
Du Sénat et du peuple éclairant les tombeaux,
A cet hymen heureux vont servir de flambeaux.

SCÈNE III.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Ah! mon cher Messala, dans quel trouble il me laisse!
Tarquin me l'eût donnée! O douleur qui me presse!
Moi, j'aurais pu....! Mais non, ministre dangereux,
Tu venais épier le secret de mes feux.
Hélas! en me voyant se peut-il qu'on l'ignore?
Il a lu dans mon cœur l'ardeur qui me dévore.
Certain de ma faiblesse, il retourne à sa cour,
Insulter aux projets d'un téméraire amour.
J'aurais pu l'épouser! lui consacrer ma vie!
Le ciel à mes desirs eût destiné Tullie!
Malheureux que je suis!

MESSALA.

Vous pourriez être heureux;
Arons pourrait servir vos légitimes feux.
Croyez-moi.

TITUS.

Bannissons un espoir si frivole;
Rome entière m'appelle aux murs du capitole.
Le peuple rassemblé sous ces arcs triomphaux,
Tout chargés de ma gloire, et pleins de mes travaux,
M'attend pour commencer les sermens redoutables,
De notre liberté garants inviolables.

MESSALA.

Allez servir ces rois.

TITUS.

Oui je les veux servir ;
Oui, tel est mon devoir, et je le veux remplir.

MESSALA.

Vous gémissez pourtant ?

TITUS.

Ma victoire est cruelle.

MESSALA.

Vous l'achetez trop cher.

TITUS.

Elle en sera plus belle.
Ne m'abandonne point dans l'état où je suis.

SCÈNE IV.

MESSALA, *seul.*

ALLONS, suivons ses pas, aigrissons ses ennuis ;
Enfonçons dans son cœur le trait qui le déchire.

SCÈNE V.

BRUTUS, MESSALA.

BRUTUS.

ARRETEZ, Messala, j'ai deux mots à vous dire.

MESSALA.

A moi, seigneur ?

BRUTUS.

A vous. Un funeste poison
Se répand en secret sur toute ma maison.
Tibérinus mon fils, aigri contre son frère,
Laisse éclater déjà sa jalouse colère ;
Et Titus, animé d'un autre emportement,
Suit contre le Sénat son fier ressentiment.
L'ambassadeur Toscan, témoin de leur faiblesse,
En profite avec joie autant qu'avec adresse :
Il leur parle, et je crains les discours séduisans
D'un ministre vieilli dans l'art des courtisans.
Il devoit dès demain retourner vers son maître ;
Mais un jour quelquefois est beaucoup pour un traître.
Messala, je prétends ne rien craindre de lui :
Allez lui commander de partir aujourd'hui ;
Je le veux.

MESSALA.

C'est agir sans doute avec prudence ;
Et vous serez content de mon obéïssance.

BRUTUS.

Ce n'est pas tout, mon fils avec vous est lié ;
Je sais sur son esprit ce que peut l'amitié ;
Comme sans artifice il est sans défiance.
Sa jeunesse est livrée à votre expérience.
Plus il se fie à vous, plus je dois espérer ;
Qu'habile à le conduire et non à l'égarer,
Vous ne voudrez jamais, abusant de son âge,
Tirer de ses erreurs un indigne avantage,
Le rendre ambitieux, et corrompre son cœur.

MESSALA.

C'est de quoi dans l'instant je lui parlais, seigneur.

Il sait vous imiter, servir Rome et lui plaire;
Il aime aveuglement sa patrie et son père.

BRUTUS.

Il le doit; mais sur-tout il doit aimer les loix:
Il doit en être esclave, en porter tout le poids.
Qui veut les violer, n'aime point sa patrie.

MESSALA.

Nous avons vu tous deux si son bras l'a servie.

BRUTUS.

Il a fait son devoir.

MESSALA.

Et Rome eût fait le sien;
En rendant plus d'honneurs à ce cher citoyen.

BRUTUS.

Non, non, le consulat n'est point fait pour son âge;
J'ai moi-même à mon fils refusé mon suffrage.
Croyez-moi: le succès de son ambition
Serait le premier pas vers la corruption;
Le prix de la vertu serait héréditaire;
Bientôt l'indigne fils du plus vertueux père,
Trop assuré d'un rang, d'autant moins mérité,
L'attendrait dans le luxe et dans l'oisiveté.
Le dernier des Tarquins en est la preuve insigne.
Qui naquit dans la pourpre en est rarement digne.
Nous préservent les cieux d'un si funeste abus,
Berceau de la mollesse et tombeau des vertus!
Si vous aimez mon fils, je me plais à le croire,
Représentez-lui mieux sa véritable gloire;
Étouffez dans son cœur un orgueil insensé:
C'est en servant l'Etat qu'il est récompensé.

De toutes les vertus mon fils doit un exemple;
C'est l'appui des Romains que dans lui je contemple:
Plus il a fait pour eux, plus j'exige aujourd'hui.
Connoissez à mes vœux l'amour que j'ai pour lui.
Tempérez cette ardeur de l'esprit d'un jeune homme:
Le flatter, c'est le perdre, et c'est outrager Rome.

MESSALA.

Je me bornais, seigneur, à le suivre aux combats;
J'imitais sa valeur et ne l'instruisais pas.
J'ai peu d'autorité: mais s'il daigne me croire,
Rome verra bientôt comme il chérit la gloire.

BRUTUS.

Allez donc, et jamais n'encensez ses erreurs;
Si je hais les tyrans, je hais plus les flatteurs.

SCÈNE VI.

MESSALA *seul.*

Il n'est point de tyran plus dur, plus haïssable,
Que la sévérité de ton cœur intraitable.
Vas, je verrai peut-être à mes pieds abattu,
Cet orgueil insultant de ta fausse vertu.
Colosse, qu'un vil peuple éleva sur nos têtes,
Je pourrai t'écraser, et les foudres sont prêtes.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

MESSALA, ARONS, ALBIN.

ARONS, *une lettre à la main.*

Je commence à goûter une juste espérance.
Vous m'avez bien servi par tant de diligence ;
Tout succède à mes vœux. Oui cette lettre, Albin,
Contient le sort de Rome et celui de Tarquin.
Avez-vous dans le camp réglé l'heure fatale ?
A-t-on bien observé la porte Quirinale ?
L'assaut sera-t-il prêt, si par nos conjurés
Les remparts cette nuit ne nous sont point livrés ?
Tarquin est-il content ? Crois-tu qu'on l'introduise,
Ou dans Rome sanglante, ou dans Rome soumise ?

ALBIN.

Tout sera prêt, seigneur, au milieu de la nuit.
Tarquin de vos projets goûte déjà le fruit ;
Il pense de vos mains tenir son diadême ;
Il vous doit, a-t-il dit, plus qu'à Porsenna même.

ARONS.

Ou les dieux ennemis d'un prince malheureux
Confondront des desseins si grands, si dignes d'eux ;
Ou demain sous ses loix Rome sera rangée,
Rome en cendre, peut-être, et dans son sang plongée.

Mais il vaut mieux qu'un roi sur le trône remis,
Commande à des sujets malheureux et soumis,
Que d'avoir à dompter, au sein de l'abondance,
D'un peuple trop heureux l'indocile arrogance.

(*A Albin.*)

Allez, j'attends ici la princesse en secret.

(*A Messala.*)

Messala, demeurez.

SCÈNE II.

MESSALA, ARONS.

ARONS.

Eh bien ! qu'avez-vous fait?
Avez-vous de Titus fléchi le fier courage ?
Dans le parti des rois pensez-vous qu'il s'engage ?

MESSALA.

J'avais trop présumé ; l'inflexible Titus
Aime trop sa patrie, et tient trop de Brutus.
Il se plaint du Sénat, il brûle pour Tullie.
L'orgueil, l'ambition, l'amour, la jalousie,
Le feu de son jeune âge et de ses passions
Semblaient ouvrir son ame à mes séductions :
Cependant qui l'eût cru ? la liberté l'emporte.
Son amour est au comble, et Rome est la plus forte.
J'ai tenté par degrés d'effacer cette horreur,
Que pour le nom de roi Rome imprime en son cœur.
En vain j'ai combattu ce préjugé sévère ;
Le seul nom des Tarquins irritait sa colère ;

De son entretien même il m'a soudain privé ;
Et je hazardais trop, si j'avais achevé.

ARONS.

Ainsi de le fléchir Messala désespère.

MESSALA.

J'ai trouvé moins d'obstacle à vous donner son frère :
Et j'ai du moins séduit un des fils de Brutus.

ARONS.

Quoi ! vous auriez déjà gagné Tibérinus ?
Par quels ressorts secrets ? Par quelle heureuse intrigue ?

MESSALA.

Son ambition seule a fait toute ma brigue.
Avec un œil jaloux il voit depuis long-tems
De son frère et de lui les honneurs différens.
Ces drapeaux suspendus à ces voûtes fatales,
Ces festons de lauriers, ces pompes triomphales,
Tous les cœurs des Romains, et celui de Brutus,
Dans ces solemnités volant devant Titus,
Sont pour lui des affronts, qui, dans son âme aigrie,
Échauffent le poison de sa secrette envie :
Cependant que Titus sans haîne et sans courroux,
Trop au-dessus de lui pour en être jaloux,
Lui tend encor la main de son char de victoire,
Et semble, en l'embrassant, l'accabler de sa gloire :
J'ai saisi ces momens, j'ai su peindre à ses yeux
Dans une cour brillante un rang plus glorieux.
J'ai pressé, j'ai promis, au nom de Tarquin même ;
Tous les honneurs de Rome, après le rang suprême ;
Je l'ai vû s'éblouïr, je l'ai vû s'ébranler ;
Il est à vous, seigneur, et cherche à vous parler.

ARONS.

ARONS.

Pourra-t-il nous livrer la porte Quirinale ?

MESSALA.

Titus seul y commande, et sa vertu fatale
N'a que trop arrêté le cours de vos destins ;
C'est un dieu qui préside au salut des Romains.
Gardez de hazarder cette attaque soudaine,
Sûre avec son appui, sans lui trop incertaine.

ARONS.

Mais si du consulat il a brigué l'honneur,
Pourrait-il dédaigner la suprême grandeur,
Du trône avec Tullie un assuré partage ?

MESSALA.

Le trône est un affront à sa vertu sauvage.

ARONS.

Mais il aime Tullie.

MESSALA.

Il l'adore, seigneur.
Il l'aime d'autant plus, qu'il combat son ardeur.
Il brûle pour la fille en détestant le père ;
Il craint de lui parler, il gémit de se taire ;
Il la cherche, il la fuit, il dévore ses pleurs,
Et de l'amour encore il n'a que les fureurs.
Dans l'agitation d'un si cruel orage,
Un moment, quelquefois, renverse un grand courage.
Je sais quel est Titus : ardent, impétueux,
S'il se rend, il ira plus loin que je ne veux.
La fière ambition qu'il renferme dans l'âme,
Au flambeau de l'amour peut rallumer sa flamme.

Avec plaisir, sans doute, il verrait à ses pieds
Des Sénateurs tremblans les fronts humiliés;
Mais je vous tromperais, si j'osais vous promettre
Qu'à cet amour fatal il veuille se soumettre.
Je peux parler encore, et je vais aujourd'hui...

ARONS.

Puisqu'il est amoureux, je compte encor sur lui.
Un regard de Tullie, un seul mot de sa bouche,
Peut plus pour amollir cette vertu farouche,
Que les subtils détours et tout l'art séducteur
D'un chef de conjurés, et d'un ambassadeur.
N'espérons des humains, rien que par leur faiblesse.
L'ambition de l'un, de l'autre la tendresse,
Voilà des conjurés qui serviront mon roi;
C'est d'eux que j'attends tout; ils sont plus forts que moi.

(*Tullie entre. Messala se retire.*)

SCÈNE III.

ALGINE, TULLIE, ARONS.

ARONS.

MADAME, en ce moment je reçois cette lettre;
Qu'en vos augustes mains mon ordre est de remettre,
Et que jusqu'en la mienne a fait passer Tarquin.

TULLIE.

Dieux! protégez mon père, et changez son destin.

(*Elle lit.*)

« Le trône des Romains peut sortir de sa cendre;
» Le vainqueur de son roi peut en être l'appui.

» Titus est un héros ; c'est à lui de défendre
» Un sceptre que je veux partager avec lui.
» Vous, songez que Tarquin vous a donné la vie ;
» Songez que mon destin va dépendre de vous.
» Vous pourriez refuser le Roi de Ligurie ;
» Si Titus vous est cher, il sera votre époux ».
Ai-je bien lu ?.. Titus ?... Seigneur... est-il possible ?
Tarquin, dans ses malheurs jusqu'alors inflexible,
Pourrait ?... mais d'où sait-il ?.. Et comment ? Ah ! seigneur,
Ne veut-on qu'arracher les secrets de mon cœur ?
Épargnez les chagrins d'une triste princesse ;
Ne tendez point de piége à ma faible jeunesse.

ARONS.

Non, madame, à Tarquin je ne sais qu'obéir,
Écouter mon devoir, me taire, et vous servir.
Il ne m'appartient point de chercher à comprendre
Des secrets qu'en mon sein vous craignez de répandre.
Je ne veux point lever un œil présomptueux
Vers le voile sacré que vous jetez sur eux.
Mon devoir seulement m'ordonne de vous dire
Que le ciel veut par vous relever cet empire ;
Que ce trône est un prix qu'il met à vos vertus.

TULLIE.

Je servirais mon père, et serais à Titus !
Seigneur, il se pourrait...

ARONS.

N'en doutez point, princesse,
Pour le sang de ses rois ce héros s'intéresse.
De ces républicains la triste austérité
De son cœur généreux révolte la fierté ;

Les refus du Sénat ont aigri son courage;
Il panche vers son prince; achevez cet ouvrage.
Je n'ai point dans son cœur prétendu pénétrer;
Mais puisqu'il vous connaît, il vous doit adorer.
Quel œil, sans s'éblouir, peut voir un diadême
Présenté par vos mains, embelli par vous-même?
Parlez-lui seulement, vous pourrez tout sur lui.
De l'ennemi des rois triomphez aujourd'hui.
Arrachez au Sénat, rendez à votre père
Ce grand appui de Rome, et son dieu tutélaire;
Et méritez l'honneur d'avoir entre vos mains,
Et la cause d'un père, et le sort des Romains.

SCÈNE IV.

ALGINE, TULLIE.

TULLIE.

CIEL! que je dois d'encens à ta bonté propice!
Mes pleurs t'ont désarmé: tout change; et ta justice
Aux feux dont j'ai rougi rendant leur pureté,
En les récompensant, les met en liberté.

(*A Algine.*)

Vas le chercher, vas, cours. Dieux! il m'évite encore:
Faut-il qu'il soit heureux, hélas! et qu'il l'ignore!
Mais... n'écoutai-je point un espoir trop flatteur?
Titus pour le Sénat a-t-il donc tant d'horreur?
Que dis-je! hélas! devrais-je au dépit qui le presse,
Ce que j'aurais voulu devoir à sa tendresse?

ALGINE.

Je sais que le Sénat alluma son courroux,
Qu'il est ambitieux, et qu'il brûle pour vous.

TULLIE.

Il fera tout pour moi, n'en doute point, il m'aime:
Vas, dis-je...

(*Algine sort.*)

SCÈNE V.

TULLIE, *seule.*

CEPENDANT ce changement extrême...
Ce billet!... De quels soins mon cœur est combattu!
Eclatez, mon amour, ainsi que ma vertu;
La gloire, la raison, le devoir, tout l'ordonne.
Quoi! mon père à mes feux va devoir sa couronne!
De Titus et de lui je serais le lien!
Le bonheur de l'Etat va donc naître du mien?
Toi que je peux aimer, quand pourrai-je t'apprendre
Ce changement du sort où nous n'ôsions prétendre?
Quand pourrai-je, Titus, dans mes justes transports,
T'entendre sans regrets, te parler sans remords?
Tous mes maux sont finis; Rome je te pardonne;
Rome, tu vas servir, si Titus t'abandonne;
Sénat, tu vas tomber, si Titus est à moi;
Ton héros m'aime; tremble, et reconnais ton roi.

SCÈNE VI.

ALGINE, TULLIE, TITUS.

TITUS.

MADAME, est-il bien vrai? Daignez-vous voir encore
Cet odieux Romain que votre cœur abhorre,
Si justement haï, si coupable envers vous?
Cet ennemi?

TULLIE.

Seigneur, tout est changé pour nous.
Le destin me permet.... Titus.... Il faut me dire,
Si j'avais sur votre âme un véritable empire.

TITUS.

Eh! pouvez-vous douter de ce fatal pouvoir,
De mes feux, de mon crime, et de mon désespoir?
Vous ne l'avez que trop cet empire funeste;
L'amour vous a soumis mes jours que je déteste.
Commandez, épuisez votre juste courroux;
Mon sort est en vos mains.

TULLIE.

Le mien dépend de vous.

TITUS.

De moi! Mon cœur tremblant ne vous en croit qu'à peine.
Moi! je ne serais plus l'objet de votre haîne!
Ah! princesse, achevez; quel espoir enchanteur
M'élève en un moment au faîte du bonheur?

TULLIE, *en donnant la lettre.*

Lisez, rendez heureux, vous, Tullie, et mon père.

(*Tandis qu'il lit.*)

Je puis donc me flatter... Mais quel regard sévère?
D'où vient ce morne accueil, et ce front consterné?
Dieux...

TITUS.

Je suis des mortels le plus infortuné.
Le sort, dont la rigueur à m'accabler s'attache,
M'a montré mon bonheur, et soudain me l'arrache;
Et pour combler les maux que mon cœur a soufferts,
Je puis vous posséder, je vous aime, et vous perds.

TULLIE.

Vous, Titus?

TITUS.

Ce moment a condamné ma vie
Au comble des horreurs ou de l'ignominie,
A trahir Rome, ou vous; et je n'ai désormais
Que le choix des malheurs, ou celui des forfaits.

TULLIE.

Que dis-tu? quand ma main te donne un diadême,
Quand tu peux m'obtenir, quand tu vois que je t'aime;
Je ne m'en cache plus: un trop juste pouvoir,
Autorisant mes vœux, m'en a fait un devoir.
Hélas! j'ai cru ce jour le plus beau de ma vie;
Et le premier moment où mon ame ravie
Peut de ses sentimens s'expliquer sans rougir,
Ingrat, est le moment qu'il m'en faut repentir.
Que m'ôses-tu parler de malheur et de crime?
Ah! servir des ingrats contre un roi légitime,
M'opprimer, me chérir, détester mes bienfaits,
Ce sont-là mes malheurs, et voilà tes forfaits.

Ouvre les yeux, Titus, et mets dans la balance
Les refus du Sénat et la toute-puissance.
Choisis de recevoir, ou de donner la loi,
D'un vil peuple ou d'un trône, et de Rome ou de moi;
Inspirez-lui, grands dieux! le parti qu'il doit prendre.

TITUS, *en lui rendant la lettre.*

Mon choix est fait.

TULLIE.

Eh bien? crains-tu de me l'apprendre?
Parle, ôse mériter ta grâce ou mon courroux.
Quel sera ton destin?...

TITUS.

D'être digne de vous,
Digne encor de moi-même, à Rome encor fidelle,
Brûlant d'amour pour vous, de combattre pour elle,
D'adorer vos vertus, mais de les imiter;
De vous perdre, madame, et de vous mériter.

TULLIE.

Ainsi donc pour jamais...

TITUS.

Ah! pardonnez, princesse:
Oubliez ma fureur, épargnez ma faiblesse;
Ayez pitié d'un cœur de soi-même ennemi,
Moins malheureux cent fois quand vous l'avez haï.
Pardonnez, je ne puis vous quitter, ni vous suivre,
Ni pour vous, ni sans vous, Titus ne saurait vivre;
Et je mourrai plutôt qu'un autre ait votre foi.

TULLIE.

Je te pardonne tout, elle est encore à toi.

TITUS.

Eh bien ! si vous m'aimez, ayez l'âme romaine,
Aimez ma republique, et soyez plus que reine ;
Apportez-moi pour dot, au lieu du rang des rois,
L'amour de mon pays et l'amour de mes loix.
Acceptez aujourd'hui Rome pour votre mère,
Son vengeur pour époux, Brutus pour votre père :
Que les romains, vaincus en générosité,
A la fille des rois doivent leur liberté...

TULLIE.

Qui, moi, j'irais trahir ?

TITUS.

Mon désespoir m'égare ;
Non, toute trahison est indigne et barbare.
Je sais ce qu'est un père et ses droits absolus.
Je sais... que je vous aime... et ne me connais plus.

TULLIE.

Écoute au moins ce sang qui m'a donné la vie.

TITUS.

Eh ! dois-je écouter moins mon sang et ma patrie ?

TULLIE.

Ta patrie ! Ah barbare ! en est-il donc sans moi ?

TITUS.

Nous sommes ennemis... la nature, la loi,
Nous impôse à tous deux un devoir si farouche.

TULLIE.

Nos ennemis ! ce nom peut sortir de ta bouche !

TITUS.

Tout mon cœur la dément.

TULLIE.

Ose donc me servir;
Tu m'aimes, venge-moi.

SCÈNE VII.

ALGINE, TULLIE, MESSALA, BRUTUS, ARONS, ALBIN, TITUS, PROCULUS. LICTEURS.

BRUTUS *à Tullie.*

MADAME, il faut partir.
Dans les premiers éclats des tempêtes publiques,
Rome n'a pu vous rendre à vos dieux domestiques;
Tarquin même en ce tems, prompt à vous oublier,
Et du soin de nous perdre occupé tout entier,
Dans nos calamités confondant sa famille,
N'a pas même aux Romains redemandé sa fille.
Souffrez que je rappelle un triste souvenir:
Je vous privai d'un père, et dus vous en servir.
Allez, et que du trône où le ciel vous appelle,
L'inflexible équité soit la garde éternelle.
Pour qu'on vous obéïsse, obéïssez aux loix;
Tremblez en contemplant tout le devoir des rois;
Et si de vos flatteurs la funeste malice
Jamais dans votre cœur ébranlait la justice,
Prête alors d'abuser du pouvoir souverain,
Souvenez-vous de Rome, et songez à Tarquin;

Et que ce grand exemple où mon espoir se fonde,
Soit la leçon des rois, et le bonheur du monde.

(*A Arons.*)

Le Sénat vous la rend, seigneur; et c'est à vous
De la remettre aux mains d'un père et d'un époux.
Proculus va vous suivre à la porte sacrée.

(*Brutus, Proculus et les Licteurs sortent.*)

TITUS, *éloigné.*

O de ma passion fureur désespérée !

(*Il va vers Arons.*)

Je ne souffrirai point, non... permettez, seigneur.

(*Tullie sort avec Algine, Arons va pour la suivre.*)

Dieux ne mourrai-je point de honte et de douleur ?

(*A Arons*)

... Pourrai-je vous parler ?

ARONS.

Seigneur, le tems me presse;
Il me faut suivre ici Brutus et la princesse;
Je puis d'une heure encor retarder son départ;
Craignez, seigneur, craignez de me parler trop tard.
Dans son appartement nous pouvons l'un et l'autre
Parler de ses destins, et peut-être du vôtre.

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

Sort, qui nous as rejoints, et qui nous désunis!
Sort, ne nous as-tu faits que pour être ennemis?
Ah! cache, si tu peux, ta fureur et tes larmes.

MESSALA.

Je plains tant de vertus, tant d'amour et de charmes;
Un cœur tel que le sien méritait d'être à vous.

TITUS.

Non, c'en est fait, Titus n'en sera point l'époux.

MESSALA.

Pourquoi? Quel vain scrupule à vos desirs s'oppôse?

TITUS.

Abominables loix que la cruelle impôse!
Tyrans, que j'ai vaincus, je pourrais vous servir!
Peuples, que j'ai sauvés, je pourrais vous trahir!
L'amour dont j'ai six mois vaincu la violence,
L'amour aurait sur moi cette affreuse puissance!
J'expôserais mon père à ses tyrans cruels!
Et quel père? Un héros, l'exemple des mortels,
L'appui de son pays, qui m'instruisit à l'être,
Que j'imitai, qu'un jour j'eusse égalé peut-être.
Après tant de vertus, quel horrible destin!

MESSALA.

Vous eûtes les vertus d'un citoyen Romain:

Il ne tiendra qu'à vous d'avoir celles d'un maître.
Seigneur, vous serez roi, dès que vous voudrez l'être.
Le ciel met dans vos mains, en ce moment heureux,
La vengeance, l'empire, et l'objet de vos feux.
Que dis-je? Ce consul, ce héros, que l'on nomme
Le père, le soutien, le fondateur de Rome,
Qui s'enivre à vos yeux de l'encens des humains,
Sur les débris d'un trône écrasé par vos mains,
S'il eût mal soutenu cette grande querelle,
S'il n'eût vaincu par vous, il n'était qu'un rebelle.
Seigneur, embellissez ce grand nom de vainqueur
Du nom plus glorieux de pacificateur;
Daignez nous ramener ces jours, où nos ancêtres,
Heureux, mais gouvernés, libres, mais sous des maîtres,
Pesaient dans la balance, avec un même poids,
Les intérêts du peuple et la grandeur des rois.
Rome n'a point pour eux une haîne immortelle;
Rome va les aimer, si vous régnez sur elle.
Ce pouvoir souverain, que j'ai vû tour-à-tour
Attirer de ce peuple et la haîne et l'amour,
Qu'on craint en des Etats, et qu'ailleurs on desire,
Est des gouvernemens le meilleur ou le pire,
Affreux sous un tyran, divin sous un bon roi.

TITUS.

Messala, songez-vous que vous parlez à moi?
Que désormais en vous je ne vois plus qu'un traître?
Et qu'en vous épargnant je commence de l'être?

MESSALA.

Eh bien! apprenez donc que l'on vous va ravir
L'inestimable honneur dont vous n'ôsez jouir;
Qu'un autre accomplira ce que vous pouviez faire.

TITUS.

Un autre ! arrête ; dieux ! parle... Qui ?

MESSALA.

Votre frère.

TITUS.

Mon frère ?

MESSALA.

A Tarquin même il a donné sa foi.

TITUS.

Mon frère trahit Rome ?

MESSALA.

Il sert Rome et son Roi.
Et Tarquin, malgré vous, n'acceptera pour gendre
Que celui des Romains qui l'aura pu défendre.

TITUS.

Ciel ! perfide !... Écoutez : mon cœur long-tems séduit
A méconnu l'abyme où vous m'avez conduit.
Vous pensez me réduire au malheur nécessaire
D'être ou le délateur, ou complice d'un frère :
Mais plutôt votre sang....

MESSALA.

Vous pouvez m'en punir ;
Frappez, je le mérite, en voulant vous servir.
Du sang de votre ami que cette main fumante
Y joigne encor le sang d'un frère et d'une amante ;
Et, leur tête à la main, demandez au Sénat,
Pour prix de vos vertus, l'honneur du consulat ;

Ou moi-même à l'instant déclarant les complices,
Je m'en vais commencer ces affreux sacrifices.

TITUS.

Demeure, malheureux, ou crains mon désespoir.

SCÈNE IX.

TITUS, ALBIN, MESSALA.

ALBIN.

L'AMBASSADEUR Toscan peut maintenant vous voir;
Il est chez la princesse.

TITUS.

....Oui, je vais chez Tullie....
J'y cours.

SCÈNE X.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

O dieux de Rome! O dieux de ma patrie!
Frappez, percez ce cœur de sa honte alarmé,
Qui serait vertueux, s'il n'avoit point aimé.
C'est donc à vous, Sénat, que tant d'amour s'immole?
A vous, ingrats!.... Allons....

(*A Messala.*)

Tu vois ce Capitole
Tout plein des monumens de ma fidélité.

MESSALA.

Songez qu'il est rempli d'un Sénat détesté.

TITUS.

Je le sais. Mais... du ciel qui tonne sur ma tête
J'entends la voix qui crie : Arrête, ingrat, arrête,
Tu trahis ton pays.... Non, Rome ! non, Brutus !
Dieux qui me secourez, je suis encore Titus.
La gloire a de mes jours accompagné la course ;
Je n'ai point de mon sang déshonoré la source ;
Votre victime est pure, et s'il faut qu'aujourd'hui
Titus soit aux forfaits entraîné malgré lui,
S'il faut que je succombe au destin qui m'opprime,
Dieux ! sauvez les Romains, frappez avant le crime.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARONS, TITUS, MESSALA.

TITUS.

Oui j'y suis résolu, partez, c'est trop attendre ;
Honteux, désespéré, je ne veux rien entendre ;
Laissez-moi ma vertu, laissez-moi mes malheurs.
Fort contre vos raisons, faible contre ses pleurs,
Je ne la verrai plus. Ma fermeté trahie
Craint moins tous vos tyrans, qu'un regard de Tullie.
Je ne la verrai plus ! oui qu'elle parte... ah dieux !

ARONS.

Pour vos intérêts seuls arrêté dans ces lieux,
J'ai bientôt passé l'heure avec peine accordée,
Que vous-même, seigneur, vous m'aviez demandée.

TITUS.

Moi, que j'ai demandée ?

ARONS.

Hélas ! que pour vous deux
J'attendais en secret un destin plus heureux !
J'espérais couronner des ardeurs si parfaites ;
Il n'y faut plus penser.

TITUS.

Ah ! cruel que vous êtes !

Vous avez vu ma honte et mon abaissement;
Vous avez vu Titus balancer un moment.
Allez, adroit témoin de mes lâches tendresses,
Allez à vos deux rois annoncer mes faiblesses.
Dites à ces tyrans terrassés par mes coups,
Que le fils de Brutus a pleuré devant vous.
Mais ajoutez au moins que, parmi tant de larmes,
Malgré vous et Tullie, et ses pleurs et ses charmes,
Vainqueur encor de moi, libre, et toujours Romain,
Je ne suis point soumis par le sang de Tarquin;
Que rien ne me surmonte, et que je jure encore
Une guère éternelle à ce sang que j'adore.

ARONS.

J'excuse la douleur où vos sens sont plongés;
Je respecte en partant vos tristes préjugés.
Loin de vous accabler, avec vous je soupire.
Elle en mourra; c'est tout ce que je peux vous dire.
Adieu, seigneur.

MESSALA.

O ciel!

SCÈNE II.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

NON, je ne puis souffrir
Que des remparts de Rome on la laisse sortir;
Je veux la retenir au péril de ma vie,

MESSALA.

Vous voulez....

TITUS.

Je suis loin de trahir ma patrie;
Rome l'emportera, je le sais; mais enfin
Je ne puis séparer Tullie et mon destin.
Je respire, je vis, je périrai pour elle.
Prends pitie de mes maux, courons, et que ton zèle
Soulève nos amis, rassemble nos soldats.
En dépit du Sénat je retiendrai ses pas.
Je prétends que dans Rome elle reste en otage.
Je le veux.

MESSALA.

Dans quels soins votre amour vous engage?
Et que prétendez-vous par ce coup dangereux,
Que d'avouer sans fruit un amour malheureux?

TITUS.

Eh bien! c'est au Sénat qu'il faut que je m'adresse.
Vas de ces rois de Rome adoucir la rudesse;
Dis-leur que l'intérêt de l'Etat, de Brutus.....
Hélas! que je m'emporte en desseins superflus!

MESSALA.

Dans la juste douleur où votre âme est en proie;
Il faut pour vous servir....

TITUS.

Il faut que je la voie;
Il faut que je lui parle. Elle passe en ces lieux;
Elle entendra du moins mes éternels adieux.

MESSALA.

Parlez-lui, croyez-moi.

TITUS.

Je suis perdu, c'est elle.

SCÈNE III.

ALGINE, TULLIE, TITUS.

ALGINE.

On vous attend, madame.

TULLIE.

Ah! sentence cruelle!
L'ingrat me touche encore, et Brutus à mes yeux
Paraît un dieu terrible armé contre nous deux.
J'aime, je crains, je pleure, et tout mon cœur s'égare.
Allons.

TITUS.

Non, demeurez. Daignez du moins...

TULLIE.

Barbare!
Veux-tu par tes discours?...

TITUS.

Ah! dans ce jour affreux,
Je sais ce que je dois, et non ce que je veux;
Je n'ai plus de raison, vous me l'avez ravie.
Eh bien! guidez mes pas, gouvernez ma furie;

Régnez donc en tyran sur mes sens éperdus ;
Dictez, si vous l'ôsez, les crimes de Titus.
Commandez que je livre aux flammes, au carnage ;
Ces murs, ces citoyens, qu'a sauvés mon courage ;
Qu'un père, abandonné par un fils furieux,
Sous le fer de Tarquin...

TULLIE.

M'en préservent les dieux !
La nature te parle, et sa voix m'est trop chère ;
Tu m'as trop bien appris à trembler pour un père ;
Rassure-toi ; Brutus est désormais le mien ;
Tout mon sang est à toi, qui te répond du sien :
Notre amour, mon hymen, mes jours en sont le gage ;
Je serai dans tes mains, sa fille, son otage ;
Peux-tu délibérer ? penses-tu qu'en secret
Brutus te vît au trône avec tant de regret ?
Il n'a point sur son front placé le diadême ;
Mais sous un autre nom n'est-il pas roi lui-même ?
Son règne est d'une année, et bientôt... mais hélas !
Que de faibles raisons, si tu ne m'aimes pas !
Je ne dis plus qu'un mot. Je pars... et je t'adore.
Tu pleures, tu frémis, il en est tems encore ;
Achève, parle, ingrat, que te faut-il de plus ?

TITUS.

Votre haîne ; elle manque au malheur de Titus.

TULLIE.

Ah ! c'est trop essuyer tes indignes murmures,
Tes vains engagemens, tes plaintes, tes injures ;
Je te rends ton amour, dont le mien est confus,
Et tes trompeurs sermens, pires que tes refus.
Je n'irai point chercher au fond de l'Italie
Ces fatales grandeurs que je te sacrifie,

Et pleurer loin de Rome, entre les bras d'un roi,
Cet amour malheureux que j'ai senti pour toi.
J'ai réglé mon destin; Romain, dont la rudesse
N'affecte de vertu que contre ta maîtresse,
Héros pour m'accabler, timide à me servir,
Incertain dans tes vœux, apprends à les remplir.
Tu verras qu'une femme, à tes yeux méprisable,
Dans ses projets au moins était inébranlable;
Et par la fermeté dont ce cœur est armé,
Titus, tu connoîtras comme il t'aurait aimé.
Au pied de ces murs même où régnaient mes ancêtres,
De ces murs que ta main défend contre leurs maîtres,
Où tu m'ôses trahir, et m'outrager comme eux,
Où ma foi fut séduite, où tu trompas mes feux;
Je jure à tous les dieux qui vengent les parjures,
Que mon bras dans mon sang effaçant mes injures,
Plus juste que le tien, mais moins irrésolu,
Ingrat, va me punir de t'avoir mal connu;
Et je vais....

TITUS, *l'arrêtant.*

Non, madame, il faut vous satisfaire.
Je le veux, j'en frémis, et j'y cours pour vous plaire.
D'autant plus malheureux, que, dans ma passion,
Mon cœur n'a pour excuse aucune illusion;
Que je ne puis goûter dans mon désordre extrême,
Le triste et vain plaisir de me tromper moi-même;
Que l'amour aux forfaits me force de voler;
Que vous m'avez vaincu sans pouvoir m'aveugler;
Et qu'encore indigné de l'ardeur qui m'anime,
Je chéris la vertu, mais j'embrasse le crime.
Haïssez-moi, fuyez, quittez un malheureux,
Qui meurt d'amour pour vous, et déteste ses feux;
Qui va s'unir à vous sous ces affreux augures,
Parmi les attentats, le meurtre et les parjures.

TULLIE.

Vous insultez, Titus, à ma funeste ardeur;
Vous sentez à quel point vous régnez dans mon cœur.
Oui, je vis pour toi seul, oui, je te le confesse;
Mais, malgré ton amour, mais malgré ma faiblesse,
Apprends que le trépas m'inspire moins d'effroi,
Que la main d'un époux qui craindrait d'être à moi,
Qui se repentirait d'avoir servi son maître,
Que je fais souverain, et qui rougit de l'être.
Voici l'instant affreux qui va nous éloigner.
Souviens-toi que je t'aime, et que tu peux régner.
L'ambassadeur m'attend; consulte, délibère;
Dans une heure avec moi tu reverras mon père.
Je pars, et je reviens sous ces murs odieux,
Pour y rentrer en reine, ou périr à tes yeux.

TITUS.

Vous ne périrez point. Je vais....

TULLIE.

Titus, arrête;
En me suivant plus loin, tu hasardes ta tête;
On peut te soupçonner: demeure, adieu, résous
D'être mon meurtrier, ou d'être mon époux.

SCÈNE IV.

TITUS, *seul.*

Tu l'emportes, cruelle, et Rome est asservie,
Reviens régner sur elle, ainsi que sur ma vie;
Reviens, je vais me perdre, ou vais te couronner;
Le plus grand des forfaits est de t'abandonner.

Qu'on cherche Messala. Ma fougueuse imprudence
A de son amitié lassé la patience ;
Maitresse, amis, Romains, je perds tout en un jour.

SCÈNE V.

TITUS, MESSALA.

TITUS.

SERS ma fureur enfin, sers mon fatal amour ;
Viens, suis moi.

MESSALA.

Commandez, tout est prêt ; mes cohortes
Sont au mont Quirinal, et livreront les portes.
Tous nos braves amis vont jurer avec moi
De reconnaître en vous l'héritier de leur roi.
Ne perdez point de tems ; déjà la nuit plus sombre
Voile nos grands desseins du secret de son ombre.

TITUS.

L'heure approche ; Tullie en compte les momens...
Et Tarquin après tout eut mes premiers sermens.
Le sort en est jeté. Que vois-je ! c'est mon père.

SCÈNE VI.

BRUTUS, TITUS, MESSALA, LICTEURS.

BRUTUS.

VIENS, Rome est en danger ; c'est en toi que j'espère.

Par un avis secret le Sénat est instruit
Qu'on doit attaquer Rome au milieu de la nuit.
J'ai brigué pour mon sang, pour le héros que j'aime,
L'honneur de commander dans ce péril extrême :
Le Sénat te l'accorde ; arme-toi, mon cher fils,
Une seconde fois vas sauver ton pays ;
Pour notre liberté vas prodiguer ta vie ;
Vas, mort ou triomphant tu feras mon envie.

TITUS.

Ciel !....

BRUTUS.

Mon fils !...

TITUS.

Remettez, seigneur, en d'autres mains
Les faveurs du Sénat, et le sort des Romains.

MESSALA.

Ah ! quel désordre affreux de son âme s'empare !

BRUTUS.

Vous pourriez refuser l'honneur qu'on vous prépare !

TITUS.

Qui ? Moi, seigneur ?

BRUTUS.

Et quoi ! votre cœur égaré
Des refus du Sénat est encore ulcéré ?
De vos prétentions je vois les injustices.
Ah ! mon fils, est-il tems d'écouter vos caprices ?
Vous avez sauvé Rome, et n'êtes pas heureux ?
Cet immortel honneur n'a pas comblé vos vœux ?

Mon fils au consulat a-t-il osé prétendre,
Avant l'âge où les loix permettent de l'attendre ?
Vas, cesse de briguer une injuste faveur ;
La place où je t'envoie est ton poste d'honneur.
Vas, ce n'est qu'aux tyrans que tu dois ta colère ;
De l'état et de toi je sens que je suis père.
Donne ton sang à Rome, et n'en exige rien ;
Sois toujours un héros, sois plus, sois citoyen.
Je touche, mon cher fils, au bout de ma carrière ;
Tes triomphantes mains vont fermer ma paupière ;
Mais soutenu du tien, mon nom ne mourra plus ;
Je renaîtrai pour Rome, et vivrai dans Titus.
Que dis-je ? je te suis. Dans mon âge débile,
Les dieux ne m'ont donné qu'un courage inutile ;
Mais je te verrai vaincre, ou mourrai comme toi,
Vengeur du nom romain, libre encore et sans roi.

TITUS.

Ah ! Messala.

SCÈNE VII.

VALÉRIUS, BRUTUS, TITUS, MESSALA, LICTEURS.

VALÉRIUS.

SEIGNEUR, faites qu'on se retire.

BRUTUS *à son fils.*

Cours, vole...

(*Titus et Messala sortent.*)

SCÈNE VIII.

VALÉRIUS, BRUTUS, LICTEURS.

VALÉRIUS.

On trahit Rome.

BRUTUS.

Ah! qu'entends-je?

VALÉRIUS.

On conspire:
Je n'en saurois douter; on nous trahit, seigneur.
De cet affreux complot j'ignore encor l'auteur;
Mais le nom de Tarquin vient de se faire entendre;
Et d'indignes Romains ont parlé de se rendre.

BRUTUS.

Des citoyens Romains on demandé des fers!

VALÉRIUS.

Les perfides m'ont fui par des chemins divers;
On les suit. Je soupçonne et Ménis et Lélie,
Ces partisans des rois et de la tyrannie,
Ces secrets ennemis du bonheur de l'État,
Ardens à désunir le peuple et le Sénat.
Messala les protége; et dans ce trouble extrême,
J'ôserais soupçonner jusqu'à Messala même,
Sans l'étroite amitié dont l'honore Titus.

BRUTUS.

Observons tous leurs pas, je ne puis rien de plus;
La liberté, la loi, dont nous sommes les pères,
Nous défend des rigueurs peut-être nécessaires.

Arrêter un romain sur de simples soupçons ;
C'est agir en tyrans, nous qui les punissons.
Allons parler au peuple, enhardir les timides ;
Encourager les bons, étonner les perfides.
Que les pères de Rome et de la liberté,
Viennent rendre aux Romains leur intrépidité ;
Quels cœurs en nous voyant ne reprendront courage ?
Dieux ! donnez-nous la mort plutôt que l'esclavage.
Que le Sénat nous suive.

SCÈNE IX.

VALÉRIUS, BRUTUS, PROCULUS.

PROCULUS.

UN esclave, seigneur,
D'un entretien secret implore la faveur.

BRUTUS.

Dans la nuit ? A cette heure ?

PROCULUS.

Oui d'un avis fidelle
Il apporte, dit-il, la pressante nouvelle.

BRUTUS.

Peut-être des Romains le salut en dépend.
Allons, c'est les trahir que tarder un moment.
(*A Proculus.*)
Vous, allez vers mon fils ; qu'à cette heure fatale
Il défende sur-tout la porte Quirinale ;
Et que la terre avoue, au bruit de ses exploits,
Que le sort de mon sang est de vaincre les rois.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

L'ESCLAVE VINDEX, BRUTUS, LES SÉNATEURS, LICTEURS.

BRUTUS.

Oui, Rome n'était plus; oui, sous la tyrannie
L'auguste liberté tombait anéantie.
Vos tombeaux se rouvraient; c'en était fait; Tarquin
Rentrait dès cette nuit la vengeance à la main.
C'est cet ambassadeur, c'est lui dont l'artifice
Sous les pas des Romains creusait ce précipice.
Enfin, le croirez-vous? Rome avait des enfans
Qui conspiraient contr'elle, et servaient les tyrans;
Messala conduisait leur aveugle furie;
A ce perfide Arons il vendait sa patrie.
Mais le ciel a veillé sur Rome et sur vos jours;
Cet esclave a d'Arons écouté les discours.

(*En montrant l'esclave.*)

Il a prévu le crime, et son avis fidelle
A reveillé ma crainte, a ranimé mon zèle.
Messala, par mon ordre arrêté cette nuit,
Devant vous à l'instant allait être conduit.
J'attendais que du moins l'appareil des supplices
De sa bouche infidèle arrachât ses complices.

Mes licteurs l'entouraient, quand Messala soudain,
Saisissant un poignard, qu'il cachait dans son sein,
Et qu'à vous, Sénateurs, il destinait peut-être :
Mes secrets, a-t-il dit, que l'on cherche à connaître,
C'est dans ce cœur sanglant qu'il faut les découvrir,
Et qui sait conspirer, sait se taire et mourir.
On s'écrie, on s'avance, il se frappe, et le traître
Meurt encore en Romain, quoiqu'indigne de l'être.
Déjà des murs de Rome Arons était parti,
Assez loin vers le camp nos gardes l'ont suivi ;
On arrête à l'instant Arons avec Tullie.
Bientôt, n'en doutez point, de ce complot impie
Le ciel va découvrir toutes les profondeurs ;
Publicola par-tout en cherche les auteurs.
Mais quand nous connaîtrons le nom des parricides,
Prenez garde, Romains, point de grâce aux perfides :
Fussent-ils nos amis, nos frères, nos enfans,
Ne voyez que leur crime, et gardez vos sermens.
Rome, la liberté, demandent leur supplice ;
Et qui pardonne au crime en devient le complice.

(*A l'esclave.*)

Et toi, dont la naissance et l'aveugle destin
N'avait fait qu'un esclave, et dut faire un Romain ;
Par qui le Sénat vit, par qui Rome est sauvée,
Reçois la liberté que tu m'as conservée ;
Et prenant désormais des sentimens plus grands,
Sois l'égal de mes fils, et l'effroi des tyrans.
Mais qu'est-ce que j'entends ? Quelle rumeur soudaine ?

SCÈNE II.

LES MÊMES PROCULUS.

PROCULUS.

ARONS est arrêté, seigneur, et je l'amène.

BRUTUS.

De quel front pourra-t-il ?...

SCÈNE III.

PROCULUS, BRUTUS, ARONS, LES SÉNATEURS, LICTEURS.

ARONS.

JUSQUES à quand, Romains,
Voulez-vous profaner tous les droits des humains?
D'un peuple révolté conseils vraiment sinistres,
Pensez-vous abaisser les rois dans leurs ministres?
Vos licteurs insolens viennent de m'arrêter;
Est-ce mon maître ou moi que l'on veut insulter?
Et chez les nations ce rang inviolable...

BRUTUS.

Plus ton rang est sacré, plus il te rend coupable;
Cesse ici d'attester des titres superflus.

ARONS.

L'ambassadeur d'un roi...

BRUTUS.

Traître, tu ne l'es plus:

Tu n'es qu'un conjuré, paré d'un nom sublime;
Que l'impunité seule enhardissait au crime.
Les vrais ambassadeurs, interprètes des loix,
Sans les déshonorer savent servir leurs rois;
De la foi des humains discrets dépositaires,
La paix seule est le fruit de leurs sains ministères;
Des souverains du monde ils sont les nœuds sacrés,
Et par-tout bienfaisans, sont par-tout révérés.
A ces traits, si tu peux, ôse te reconnaître;
Mais si tu veux au moins rendre compte à ton maître
Des ressorts, des vertus des loix de cet Etat,
Comprends l'esprit de Rome, et connais le Sénat.
Ce peuple auguste et saint fait respecter encore
Les loix des nations que ta main déshonore;
Plus tu les méconnais, plus nous les protégeons;
Et le seul châtiment qu'ici nous t'impôsons,
C'est de voir expirer les citoyens perfides,
Qui liaient avec toi leurs complots parricides.
Tout couvert de leur sang répandu devant toi,
Vas d'un crime inutile entretenir ton roi,
Et montre en ta personne aux peuples d'Italie
La sainteté de Rome, et ton ignominie.
Qu'on l'emmène, licteurs?

SCÈNE IV.

PROCULUS, BRUTUS, VALERIUS, LES SENATEURS.

BRUTUS.

Eh bien! Valérius,
Ils sont saisis sans doute, ils sont au moins connus?
Quel

Quel sombre et noir chagrin, couvrant votre visage,
De maux encor plus grands semble être le présage ?
Vous frémissez.

VALÉRIUS.

Songez que vous êtes Brutus.

BRUTUS.

Expliquez-vous...

VALÉRIUS.

Je tremble à vous en dire plus.

(*Il lui donne des tablettes.*)

Voyez, seigneur, lisez; connaissez les coupables.

BRUTUS, *prenant les tablettes.*

Me trompez-vous, mes yeux? O jours abominables!
O père infortuné! Tibérinus! mon fils!
Sénateurs, pardonnez... Le perfide est-il pris?

VALÉRIUS.

Avec deux conjurés il s'est ôsé défendre;
Ils ont choisi la mort plutôt que de se rendre;
Percé de coups, seigneur, il est tombé près d'eux.
Mais il reste à vous dire un malheur plus affreux,
Pour vous, pour Rome entière, et pour moi plus sensible.

BRUTUS.

Qu'entends-je?

VALÉRIUS.

Reprenez cette liste terrible,
Que chez Messala même a saisi Proculus.

BRUTUS.

Lisons donc... je frémis, je tremble, ciel! Titus!

(*Il se laisse tomber entre les bras de Proculus.*)

VALÉRIUS.

Assez près de ces lieux je l'ai trouvé sans armes,
Errant, désespéré, plein d'horreur et d'alarmes:
Peut-être il détestait cet horrible attentat.

BRUTUS.

Allez, pères conscrits, retournez au Sénat;
Il ne m'appartient plus d'ôser y prendre place;
Allez, exterminez ma criminelle race:
Punissez-en le père, et jusques dans mon flanc
Recherchez sans pitié la source de leur sang.
Je ne vous suivrai point, de peur que ma présence
Ne suspendît de Rome, ou fléchît la vengeance.

SCÈNE V.

BRUTUS, *seul.*

Grands dieux! à vos décrets tous mes vœux sont soumis.
Dieux vengeurs de nos loix, vengeurs de mon pays,
C'est vous qui par mes mains fondiez sur la justice,
De notre liberté l'éternel édifice.
Voulez-vous renverser ses sacrés fondemens?
Et contre votre ouvrage armez-vous mes enfans?
Ah! que Tibérinus en sa lâche furie
Ait servi nos tyrans, ait trahi sa patrie;
Le coup en est affreux: le traître était mon fils.
Mais, Titus! un héros, l'amour de son pays,
Qui dans ce même jour, heureux et plein de gloire,
A vu par un triomphe honorer sa victoire!

Titus, qu'au Capitole ont couronné mes mains!
L'espoir de ma vieillesse, et celui des Romains!
Titus! dieux!

SCÈNE VI.

VALÉRIUS, BRUTUS, PROCULUS, LICTEURS.

VALÉRIUS.

Du Sénat la volonté suprême
Est que sur votre fils vous prononciez vous-même.

BRUTUS.

Moi?

VALÉRIUS.

Vous seul.

BRUTUS.

Et du reste en a-t-il ordonné?

VALÉRIUS.

Des conjurés, seigneurs, le reste est condamné;
Au moment où je parle ils ont vécu peut-être.

BRUTUS.

Et du sort de mon fils le Sénat me rend maître?

VALÉRIUS.

Il croit à vos vertus devoir ce rare honneur.

BRUTUS.

O patrie!

VALÉRIUS.

Au Sénat que dirai-je, seigneur?

BRUTUS.

Que Brutus voit le prix de cette grâce insigne;
Qu'il ne la cherchait pas... mais qu'il s'en rendra digne...
Mais mon fils s'est rendu sans daigner résister;
Il pourrait... pardonnez si je cherche à douter;
C'était l'appui de Rome, et je sens que je l'aime.

VALÉRIUS.

Seigneur, Tullie...

BRUTUS.

Eh bien!...

VALÉRIUS.

Tullie, au moment même,
Reste d'un sang de rois, non moins funeste qu'eux,
Vient de trancher le cours de ses jours malheureux.
Si l'on nous trahïssait, seigneur, c'était pour elle.
Je respecte en Brutus la douleur paternelle;
Mais tournant vers ces lieux ses yeux appesantis,
Tullie, en expirant, a nommé votre fils.

BRUTUS.

Justes dieux!

VALÉRIUS.

C'est à vous à juger de son crime.
Condamnez, épargnez, ou frappez la victime:
Rome doit approuver ce qu'aura fait Brutus.

BRUTUS.

Licteurs, que devant moi l'on amène Titus.

VALÉRIUS.

Plein de votre vertu, seigneur, je me retire ;
Mon esprit étonné vous plaint et vous admire ;
Et je vais au sénat apprendre avec terreur
La grandeur de votre ame et de votre douleur.

SCÈNE VII.

BRUTUS, PROCULUS.

BRUTUS.

NON, plus j'y pense encore, et moins je m'imagine
Que mon fils des Romains ait tramé la ruine.
Pour son père et pour Rome il avait trop d'amour ;
On ne peut à ce point s'oublier en un jour.
Je ne le puis penser, mon fils n'est point coupable.

PROCULUS.

Messala, qui forma ce complot détestable,
Sous ce grand nom peut-être a voulu se couvrir ;
Peut-être on haït sa gloire, on cherche à la flétrir.

BRUTUS.

Plût au ciel !

PROCULUS.

De vos fils c'est le seul qui vous reste ;
Qu'il soit coupable, ou non, de ce complot funeste,

Le Sénat indulgent vous remet ses destins ;
Ses jours sont assurés, puisqu'ils sont dans vos mains.
Vous saurez à l'État conserver ce grand homme ;
Vous êtes père enfin.

BRUTUS.

Je suis consul de Rome.

SCÈNE VIII.

BRUTUS, TITUS, PROCULUS, LICTEURS.

PROCULUS.

Le voici.

TITUS, *dans le fond du théâtre.*

C'est Brutus ! ô douloureux momens !
O terre entr'ouvre-toi sous mes pas chancelans !
(*Il s'approche de son père*).
Seigneur, souffrez qu'un fils...

BRUTUS.

Arrête, téméraire.
De deux fils que j'aimai les dieux m'avoient fait père,
J'ai perdu l'un. Que dis-je ? ah ! malheureux Titus !
Parle : ai-je encore un fils ?

TITUS.

Non, vous n'en avez plus.

BRUTUS.

Réponds donc à ton juge, opprobre de ma vie.
(*Il s'assied*)

Avais-tu résolu d'opprimer ta patrie,
D'abandonner ton père au pouvoir absolu,
De trahir tes sermens?

TITUS.

Je n'ai rien résolu;
Plein d'un mortel poison dont l'horreur me dévore,
Je m'ignorais moi-même, et je me cherche encore;
Mon cœur encor surpris de son égarement,
Emporté loin de soi, fut coupable un moment;
Ce moment m'a couvert d'une honte éternelle,
A mon pays que j'aime il m'a fait infidelle:
Mais, ce moment passé, mes remords infinis
Ont égalé mon crime, et vengé mon pays.
Prononcez mon arrêt. Rome qui vous contemple,
A besoin de ma perte, et veut un grand exemple.
Par mon juste supplice il faut épouvanter
Les Romains, s'il en est qui puissent m'imiter.
Ma mort servira Rome autant qu'eût fait ma vie;
Et mon sang en tout tems utile à sa patrie,
Dont je n'ai qu'aujourd'hui souillé la pureté,
N'aura coulé jamais que pour la liberté.

BRUTUS.

Quoi! tant de perfidie avec tant de courage?
De crimes, de vertus, quel horrible assemblage!
Quoi! sous ces lauriers même, et parmi ces drapeaux,
Que son sang à mes yeux rendait encor plus beaux,
Quel démon t'inspira cette horrible inconstance?

TITUS.

Toutes les passions, la soif de la vengeance,
L'ambition, la haîne, un instant de fureur...

BRUTUS.

Acheve, malheureux.

TITUS.

Une plus grande erreur ;
Un feu qui de mes sens est même encor le maître ?
Qui fit tout mon forfait, qui l'augmente peut-être.
Pourquoi vous offenser par cet aveu honteux,
Inutile pour Rome, indigne de nous deux ?
Mon malheur est au comble ainsi que ma furie ;
Terminez mes forfaits, mon désespoir, ma vie,
Votre opprobre et le mien. Mais si dans les combats
J'avais suivi la trace où m'ont conduit vos pas,
Si je vous imitai, si j'aimai ma patrie,
D'un remords assez grand si ma rage est suivie ;

(*Il se jette à genoux.*)

A cet infortuné daignez ouvrir les bras ;
Dites du moins, mon fils, Brutus ne te hait pas.
Ce mot seul me rendant mes vertus et ma gloire,
De la honte où je suis défendra ma mémoire.
On dira que Titus, descendant chez les morts,
Eut un regard de vous pour prix de ses remords,
Que vous l'aimiez encore, et que, malgré son crime,
Votre fils dans la tombe emporta votre estime.

BRUTUS.

Son remords me l'arrache. O Rome ! ô mon pays !
Proculus... à la mort que l'on mène mon fils.
Lève-toi, triste objet d'horreur et de tendresse,
Lève-toi, cher appui qu'espérait ma vieillesse :
Viens embrasser ton père : il t'a dû condamner ;
Mais, s'il n'était Brutus, il t'allait pardonner.
Mes pleurs, en te parlant, inondent ton visage :
Vas, porte à ton supplice un plus mâle courage ;
Vas, ne t'attendris point, sois plus Romain que moi ;
Et que Rome t'admire en se vengeant de toi.

TITUS.

Adieu, je vais mourir digne encor de mon père.

(*On l'emmène.*)

SCÈNE IX.

BRUTUS, PROCULUS.

PROCULUS.

SEIGNEUR, tout le Sénat dans sa douleur sincère;
En frémissant du coup qui doit vous accabler.....

BRUTUS.

Vous connaissez Brutus, et l'ôsez consoler?
Songez qu'on nous prépare une attaque nouvelle.
Rome seule a mes soins, mon cœur ne connaît qu'elle.
Allons, que les Romains, dans ces momens affreux,
Me tiennent lieu du fils que j'ai perdu pour eux;
Que je finisse au moins ma déplorable vie,
Comme il eût dû mourir, en vengeant la patrie.

SCÈNE DERNIÈRE.

BRUTUS, un SÉNATEUR, PROCULUS.

LE SÉNATEUR.

SEIGNEUR....

BRUTUS.

Mon fils n'est plus?

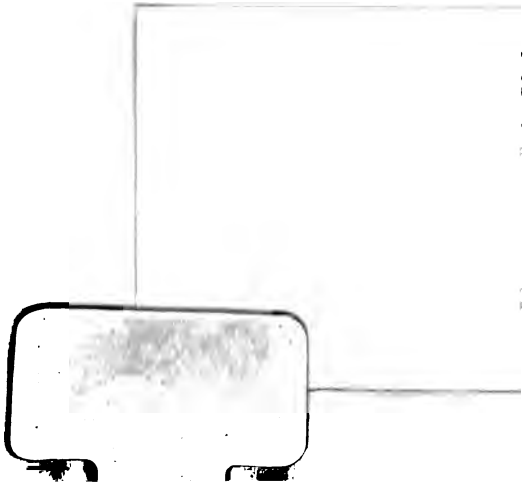
LE SÉNATEUR.

C'en est fait... et mes yeux...

BRUTUS.

Rome est libre. Il suffit... Rendons graces aux dieux.

Quatre Licteurs, portant le corps de Titus, traversent le vestibule. Brutus tombe sur un fauteuil. Le Rideau tombe.

Fin du cinquième et dernier Acte.

80810094